

# **REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE**

## **MIRI**



### **Indexation**



**ESJI**  
[www.ESJIndex.org](http://www.ESJIndex.org)

Eurasian  
Scientific  
Journal  
Index

**ASCI**  
Asian Science Citation Index

**zenodo**

**REVUE SEMESTRIELLE / N° 009 / DECEMBRE 2025**

**ISSN : 1987-1538**

**E-mail : revuemiri09@gmail.com**

**Tel. +237 6 99 56 34 79 / +223 75 35 97 82**

**Bamako - Mali**

---

## **PRESENTATION**

---

La Revue Internationale de Philosophie (Miri) est une collection périodique spécialisée du Centre Africain de Recherche et d’Innovations Scientifiques (CARIS) et de ses partenaires dans le but de renforcer et d’innover la recherche en histoire de la philosophie, philosophie de la logique, philosophie du langage, métaphysique, épistémologie, philosophie des sciences, philosophie morale et politique, esthétique, philosophie du droit, histoire des idées, philosophie de l’environnement, théologie et en ontologie.

Les objectifs généraux de la revue portent sur la valorisation de la recherche philosophique à travers le partage des résultats d'avancées scientifiques, l'innovation thématique, et la culture de l'esprit critique.

Son objectif spécifique est de redynamiser la production des thématiques pertinentes sur les réalités sociales africaines, les théories de la connaissance, la philosophie du développement, la philosophie des médias, la crise de l'identité de l'Afrique moderne, la philosophie de l'information et la pensée philosophique africaine.

---

## EQUIPE EDITORIALE

---

### DIRECTEUR DE PUBLICATION

**Pr Belko OUOLOGUEM** (Mali)

### DIRECTEUR ADJOINT

**Pr Sékou YALCOUYE** (Mali)

### COMITE SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE

**Pr Mahamadé SAVADOGO** (Professeur des universités, Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

**Pr Yodé Simplice DION** (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boiny de Cocody-Abidjan),

**Pr Jean Maurice MONNOYER** (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

**Pr Mounkaila Abdo Laouli SERKI** (Professeur des Universités Abdou Moumouni de Niamey)

**Pr Samba DIAKITÉ** (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

**Pr Isabelle BUTERLIN** (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

**Pr Yao Edmond KOUASSI** (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

**Pr Akissi GBOCHO** (Professeur des universités Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire)

**Pr Gbotta TAYORO** (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boiny de Cocody-Abidjan)

**Pr Blé Marcel Silvère KOUAHO** (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

**Pr Abdoulaye Mamadou TOURE** (Professeur des universités UGLC SONFONIA, Conakry, Guinée)

**Pr Jacques NANEMA** (Professeur des universités Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

**Pr Nacouma Augustin BOMBA** (Maitre de conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

**Dr Ibrahim CAMARA** (Maitre de conférences, ENSup, Mali)

**Dr Souleymane KEITA** (Maitre de Conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

## **COMITE EDITORIAL**

**Pr Sigame Boubacar MAIGA** (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

**Dr Siaka KONÉ** (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

**Dr Ibrahim Amara DIALLO** (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

**Dr Oumar KONÉ** (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

**Dr Amadou BAMBA** (Economie, Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako, Mali)

**Dr Eliane KY** (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

**Dr Samba SIDIBE** (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

**M. Souleymane COULIBALY** (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

## **REDACTEUR EN CHEF**

**Dr Mahmoud ABDOU** (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

## **COORDINATRICE**

**Dr Palaï-Baïpame Gertrude** (Histoire, Université de Douala, Cameroun)

## **COORDINATEUR ADJOINT**

**M. Fousseyni BAGAYOKO** (Informaticien, responsable technique de la Revue)

---

## POLITIQUE EDITORIALE

---

La revue internationale de Philosophie (MIRI) est une revue qui paraît deux (2) fois l'année et publie des textes qui contribuent au progrès de la connaissance dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Revue MIRI publie des articles de qualité, originaux, de haute portée scientifique et des études critiques.

*« Pour qu'un article soit recevable comme publication scientifique, il faut qu'il soit un article de fond, original et comportant : une problématique, une méthodologie, un développement cohérent, des références bibliographiques. »* (Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur CAMES)

- ✓ La bibliographie doit être présentée dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.
- ✓ Classer les ouvrages d'un même auteur par année de parution et selon leur importance si des ouvrages de l'auteur sont parus la même année.
- ✓ Tous les manuscrits soumis à la revue MIRI sont évalués par au moins trois chercheurs, experts dans leurs domaines respectifs.
- ✓ Suite à l'acceptation de son texte, l'auteur-e s'acquitte des frais d'instruction et de publication avant poursuite du reste de la procédure.
- ✓ Un texte ne sera pas publié si, malgré les qualités de fond, il implique un manque de rigueur sémantique et syntaxique.
- ✓ Chaque auteur reçoit son Tiré à part dès la publication du numéro.
- ✓ Les droits de traduction, de publication, de diffusion et de reproduction des textes publiés sont exclusivement réservés à la revue MIRI.
- ✓ Après le processus d'examen, l'éditeur académique prend une décision finale et peut demander une nouvelle évaluation des articles s'il a des présomptions sur la qualité de l'article.

---

## SOMMAIRE

---

<b>1. KOUYATÉ Alou, NASSOKO Lassana</b>	
Les médias à l'épreuve de la pensée philosophique contemporaine.....	<b>1</b>
<b>2. Domèbèimwin Vivien SOMDA</b>	
Éducation et crise écologique en l'ère de l'anthropocène.....	<b>20</b>
<b>3. Assindah MAGNETINE, Bahan LANDJERGUE</b>	
La vie socio-économique à l'épreuve de la crise sécuritaire dans la préfecture de Kpendjal au Nord-Togo.....	<b>40</b>
<b>4. IDI OUNFANA Nassirou</b>	
La philosophie de la paix : entre Etat de droit démocratique et insécurité au sahel.....	<b>57</b>
<b>5. KOFFI Lopez Emmanuel Oscar</b>	
Morale et religion : prolégomènes à un humanisme laïc.....	<b>71</b>
<b>6. Okon Bernardin DJOUPO</b>	
L'heure africaine : Déconstruire une habitude temporelle en Afrique pour une temporellité authentique avec Heidegger.....	<b>84</b>
<b>7. Gabriel VANNA</b>	
Le numérique au-delà d'une révolution historique : introduction à la fabrique philosophique de la culture perceptive.....	<b>100</b>
<b>8. Bah Leger KOUADIO</b>	
Karl Marx et Amartya sen : convergences et divergences dans l'analyse du capitalisme.....	<b>114</b>
<b>9. Adjoua Marie Jeanne KONAN, Antoine KOUAKOU</b>	
Coopération verticale/multilatérale et développement durable des états africains.....	<b>132</b>
<b>10. Jean Désiré SAWADOGO</b>	
Qu'on est si bien sur sa propre natte : Autonomie et développement endogène dans la pensée de Joseph KI-Zerbo .....	<b>149</b>

**11. *Affoué Valery-Aimée TAKI***

Et si la nature avait un visage : réflexion lévinassienne sur un écologisme humaniste..**166**

**12. *Dieudonné Achille Ozi GAGBÉI***

Un regard sur la participation démocratique du chrétien dans les États africains.....**178**

**13. *MASSIKINI MOKEKA Jean-Pierre***

Réflexions sur les rapports juridiques entre le pouvoir central et les provinces en République Démocratique du Congo.....**192**

**14. *Huédoté Fernand HOUNTON***

Des fondements philosophiques de la notion de programme génétique : entre cause finale et cause formelle.....**212**

**15. *Mahmoud ABDOU***

Identités culturelles : entre conflits et nécessité d'un mieux vivre-ensemble.....**229**

**16. *Antoine BORUGH-BU-DJORH***

La souveraineté des Etats africains à l'épreuve des coups d'Etat militaires : entre émancipation et néocolonialisme.....**241**

# ÉDUCATION ET CRISE ÉCOLOGIQUE EN L’ÈRE DE L’ANTHROPOCÈNE

**Domèbèimwin Vivien SOMDA**

Université catholique de l’Afrique de l’Ouest/

Unité universitaire à Abidjan (UCAO-UUA)

Courriel : [somda.vivien@gmail.com](mailto:somda.vivien@gmail.com)

## Résumé

Cette étude en philosophie politique et sociale s’efforce d’envisager, dans une approche analytique, la solution à la crise écologique qui caractérise l’ère de l’anthropocène. Parce que cette crise est le fait de l’Homme mû par le « désir mimétique » selon René Girard ou par la « soif d’avoir » d’après Gabriel Marcel, la solution se trouve dans une éducation appropriée. Ce faisant, l’étude qui est fondée sur une recherche documentaire qui ne répugne pas les textes des autorités morales comme le Pape, a pu vérifier l’hypothèse selon laquelle l’éducation qui conscientise surtout l’*homo economicus* est une voie de sortie de la crise écologique.

**Mots-clés.** Anthropocène, crise écologique, éducation, désir mimétique, soif d’avoir.

## Abstract

This study in political and social philosophy seeks to consider, through an analytical approach, the solution to the ecological crisis that characterises the Anthropocene era. Because this crisis is the result of human beings driven by the “mimetic desire” according to René Girard or by the “thirst for possession” according to Gabriel Marcel, the solution lies in an appropriate education. In doing so, the study, which is based on documentary research that does not shy away from the texts of moral authorities such as the Pope, has been able to verify the hypothesis that education that raises awareness, especially by the *homo economicus* is an interesting way out of ecological crisis.

**Keywords.** Anthropocene, ecological crisis, education, mimetic desire, thirst to have.

## **Introduction**

Le monde semble désormais entré dans un âge nouveau caractérisé par l'impact de l'être humain sur son environnement, à cause d'actions dangereuses pour son présent et son avenir. Cela plonge l'humanité dans une crise anthropologique dont souffrent bien d'autres vivants qui peuplent l'univers. Cette crise se renforce et défie, pour le moment, toutes les initiatives prises sur le plan technique, éthique et politique, d'où cette question : comment notre monde peut-il sortir de la crise écologique en cette ère de l'anthropocène ? Cette interrogation implique trois autres : comment se présente cette crise qui semble être une crise de l'Homme qui n'arrive plus à se comprendre et qui a du mal à maîtriser ses tendances ? Quelles en sont les causes profondes ? Quelle solution trouver pour espérer un avenir pour nous et les générations futures ? En réponse à ces questions, notre réflexion se déployera à la jonction de l'éthique, du politique et du socio-anthropologique, dans l'intention de contribuer à trouver une voie de sortie. À cet effet, elle se fondera sur une recherche documentaire qui accorde une attention particulière à l'anthropologie de René Girard qui est portée par la « théorie du désir mimétique », ainsi qu'à la « philosophie concrète » de Gabriel Marcel susceptible d'aider à comprendre le rôle de l'avoir dans la crise écologique actuelle. L'étude fera également appel à l'écologie du Pape François. Les données récoltées seront exploitées en philosophie dans une approche analytique pour vérifier l'hypothèse selon laquelle une éducation particulièrement à l'*homo economicus* est une voie intéressante de sortie de la crise écologique.

En son déploiement, la réflexion comportera trois moments. Le premier se veut être une intelligence de la crise écologique qui tient compte du contexte global qu'est l'ère de l'anthropocène. Le deuxième moment sera celui de la recherche des causes de cette situation problématique. Prospectif, le dernier s'intéressera à l'éducation.

### **1. L'anthropocène ou le temps d'une crise qui s'aggrave**

Quand on parle de la crise écologique, on a tendance à la rapporter à l'être humain. C'est ainsi qu'on en est venu à créer le concept d'anthropocène. Cependant, que signifie précisément ce concept ? Que nous apprend-il sur la crise écologique qui tend à s'aggraver ?

#### **1.1. Qu'est-ce que l'anthropocène ?**

Composé de *anthropos* (homme au sens de l'être humain), et de *kainos* (nouveau), le terme « anthropocène » veut dire étymologiquement « le nouveau par l'Homme », ou plus exactement « ce qui est nouveau du fait de l'être humain ». Les inventeurs (Eugène Stoemer

(1934-2012), Paul Josef Crutzen (1933-2021)) de ce néologisme ont voulu en faire la désignation d'une nouvelle ère géologique, la présente, caractérisée par l'empreinte de l'être humain sur son destin et sur celui de la nature, de l'environnement.

[En effet], tout ce qui est vivant modifie nécessairement son environnement, c'est l'une des caractéristiques les plus élémentaires de la vie, puisque le métabolisme demande un accès continu à son entourage. Un organisme n'est jamais autarcique, mais respire, se nourrit, excrète, etc. Cela vaut pour les microbes, les animaux comme pour les plantes. L'échange avec le milieu dépasse d'ailleurs souvent ces besoins métaboliques de base (A. Federau, 2021, p. 27).

Cependant, la présence et l'impact de l'être humain sur son environnement sont particulièrement remarquables et, de plus en plus, dangereux. Entrevoant cet impact humain, les religions abrahamiques qui croient à la création du monde par Dieu ont fait de l'Homme le gardien de cette création. Fondés sur la Bible, le judaïsme et le christianisme ont vu en l'être humain un être investi de la mission de prendre soin de la création, selon Genèse 1, 28. Le couple originel est fait maître de la création, pour en prendre soin au nom de Dieu dont il est l'image et la ressemblance. L'islam partage pratiquement cette anthropologie théologique en considérant l'être humain comme le calife de la création. Cependant, le constat est là que l'action humaine sur l'environnement est ambivalente. Elle ne contribue pas seulement à la promotion de l'environnement, mais lui crée également des dommages irréversibles.

Dans la logique des religions abrahamiques, on peut dire qu'au lieu de prendre soin de la création, l'être humain en use et en abuse dangereusement. On comprend alors pourquoi le Pape François (2015, n°17-61) a appelé à sauver la terre, cette « maison commune » qui brûle. Si pendant des millénaires l'être humain a vécu en symbiose avec les éléments constitutifs de l'environnement, depuis la révolution industrielle occidentale qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, a vu l'industrie et le commerce porté par le capitalisme, modifier profondément les sociétés, le côté négatif de l'impact humain sur l'environnement ne se cache plus : l'épuisement des ressources naturelles non renouvelables, la pollution de l'air, la déforestation, la perturbation des écosystèmes, compromettent dangereusement l'avenir de la terre.

Aujourd'hui, les humains et leurs pratiques génèrent des changements environnementaux sur Terre d'ampleur souvent comparable aux forces géophysiques, climatiques, volcaniques ou encore extra-terrestres (météorites). Durant 4,5 milliards d'années, ces dernières ont façonné la planète et les scientifiques ont divisé les temps géologiques en étages, périodes, époques ou ères pour mieux cerner la chronologie de l'histoire de la Terre. Actuellement, les activités humaines, émettrices de pollution atmosphérique, de substances chimiques de synthèse, d'éléments plastiques rejetés dans tous les océans... sont responsables de bouleversements environnementaux majeurs, et cela, avec une rapidité fulgurante. La hausse des températures, la

modification de l'atmosphère, certaines pollutions, le déclin de la biodiversité, laisseront sans doute une trace dans l'histoire géologique et climatique de la planète (<https://www.mnhn.fr/fr/anthropocene-l-homme-acteur-des-changements-environnementaux> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]).

En proposant le néologisme d'anthropocène, le Prix Nobel germano-néerlandais Paul Josef Crutzen qui, du reste, s'inspire du biologiste étatsunien Eugène Filmore Stoermer s'appuyait sur cet état de fait pour préconiser un nouvel découpage des époques géologiques. L'anthropocène succéderait ainsi à l'holocène qui court depuis 12 000 ans. Pour différentes raisons, le concept divise les spécialistes. Pour les uns, il n'y a pas d'évènement majeur qui marquerait le début d'une nouvelle ère. Pour les autres, la crise écologique qui caractériserait l'anthropocène selon les défenseurs de ce néologisme n'est pas le fait de toute l'humanité, mais seulement celui d'une partie des humains vivant dans cette région particulière qu'est l'Occident.

À regarder de près, le progrès et la modernité occidentale « ont occulté ou détruit les cultures des peuples premiers, les écosystèmes, les liens, l'attachement avec les non-humains tout comme la solidarité entre les humains » (<https://www.science-et-vie.com/nature-et-environnement/lanthropocene-un-objet-frontiere-qui-signifie-plus-quune-tranche-de-temps-geologique-182879.html> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). Cette agression procède d'un aveuglement de l'Occident. En effet, « aux yeux de sociétés restées immergées dans leur environnement initial et riches d'un entrelacs de relations humaines, notre modernité constitue une forme d'aveuglement et de violence inégalés » (<https://www.science-et-vie.com/nature-et-environnement/lanthropocene-un-objet-frontiere-qui-signifie-plus-quune-tranche-de-temps-geologique-182879.html> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). Il serait donc injuste d'incriminer tout homme à travers le nom donné à une nouvelle période géologique. Ce faisant, l'on forcerait les victimes de la crise écologique (la majorité) à prendre place indistinctement parmi les responsables (une minorité) de cette crise. Sans vouloir prendre parti dans ce débat, on peut être d'accord avec l'historien indien Dipesh Chakrabarty que « l'humanité est devenue une force géophysique comparable à l'astéroïde qui a anéanti les dinosaures » (<https://www.philomag.com/articles/dipesh-chakrabarty-lhumanite-est-devenue-une-force-geophysique-comparable-lasteroide-qui> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). Autrement dit, l'humanité a créé les conditions de son autodestruction devenue toujours plus menaçante, même pour la planète Terre : son action a fait disparaître des espèces entières, lui-même étant menacé de disparition sur la terre qui tend à devenir invivable. Si l'on a du mal à déterminer précisément le point de départ de cette menace globale, sa réalité ne peut être niée.

Assurément, sur le plan scientifique, il n'y a pas encore d'accord unanime qui favorise la reconnaissance de l'anthropocène comme âge géologique. Le 04 mars 2024, la Commission Internationale de Stratigraphie a même refusé de reconnaître l'anthropocène comme un nouvel âge géologique. Cependant, comme l'avertit l'UNESCO, « une éventuelle non-reconnaissance de l'Anthropocène comme époque géologique n'invaliderait en rien l'usage scientifique du terme, tel qu'il se poursuit actuellement » (<https://www.geo.fr/environnement/geologie-quest-ce-que-lanthropocene-193622> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). En l'ère de la crise écologique, le concept d'anthropocène a un avantage qui conscientise : « C'est la responsabilité de l'espèce humaine dans ces changements que la notion d'anthropocène veut mettre en avant » (<https://www.mnhn.fr/fr/anthropocene-l-homme-acteur-des-changements-environnementaux> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). De même, l'histoire plaide en faveur de cela selon M. Magny : « L'anthropocène apparaît comme le fruit d'une longue trajectoire qui, pour la nature, se solde par des pertes de plus en plus dévastatrices et inquiétantes » (<https://shs.cairn.info/l-anthropocene--9782715405523-page-71?lang=fr> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]).

Au regard de ce qui précède, le concept d'anthropocène nous apparaît digne d'intérêt, surtout dans une réflexion sur la crise écologique. Il invite le philosophe à savoir prêter davantage attention à l'impact de l'être humain dans les changements qui affectent notre terre. C'est l'occasion de se demander comment cet être qui est fier de sa rationalité et de ses capacités de prévision a pu adopter des comportements si irresponsables qu'ils touchent déjà son confort, impactent les conditions de vie de chacun où qu'il se trouve, et risquent de rendre la vie humaine impossible pour les générations à venir. L'anthropocène est un concept qui intéresse particulièrement la philosophie éthique en tant qu'il concerne le comportement humain, la philosophie sociale puisque sa réalité a un effet sur le fonctionnement social et enfin la philosophie politique parce que les questions écologiques non seulement affectent le vivre-ensemble, mais encore sollicitent l'intervention des décideurs. Dans la présente étude, le concept est convoqué pour une utilisation à la fois sociale, éthique et politique. Dans tout cela, il s'agit de contribuer à répondre à cet appel de L.-R. Issberner et P. Léna :

Les sciences humaines et sociales devront développer et s'approprier des objets et savoirs nouveaux pour répondre aux questions soulevées par la nouvelle ère : catastrophes naturelles, énergies renouvelables, épuisement des ressources naturelles, désertifications, écocide, pollution généralisée, migrations, injustice sociale et environnementale... (<https://courier.unesco.org/fr/articles/anthropocene-les-enjeux-vitaux-dun-debat-scientifique> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025])

## **1.2. Le temps de la crise écologique**

S'il est vrai que le concept d'anthropocène met en exergue l'impact négatif de l'être humain sur l'environnement, l'on ne doit pas oublier que celui qui perturbe l'écosystème se met dans la condition de « l'arroseur arrosé ». Il s'est arrosé puisqu'il subit les conséquences de ses actions négatives en toute conscience. Au niveau du règne animal, l'homme qui se dit placé au sommet est incontestablement celui qui fait le plus de mal. Il ne se contente pas de tirer sa subsistance de son environnement comme les autres. Sa capacité de se donner une vie meilleure et celle de prévoir l'avenir pour parer aux temps difficiles l'amènent à solliciter la nature, parfois plus qu'elle ne peut donner, du moins sur-le-champ. Autrement dit, le mode actuel de vie humaine, inspiré par l'Occident, coûte cher à l'environnement. Certes, naturellement, « l'homme est la plus cruelle bête de proie. Le meurtre le suit pas à pas. Sa présence, où qu'elle aille, répand la terreur, qui engendre la fuite » selon R. Maran (1921, p. 221). Cependant, l'être humain n'est pas un animal de proie qui s'intéresse seulement aux autres animaux. Il a besoin presque de tout ce qui constitue l'environnement, non seulement pour sa survie, mais encore pour des plaisirs parfois futiles. L'extraction des minéraux comme l'or et le diamant est une source de pollution. Mais hormis le fait qu'ils génèrent des revenus, quelle est la nécessité de ces métaux précieux dits précieux, pour l'être humain ?

Par ses actions, cet être ne fait pas que mettre en danger l'environnement ; il se met lui-même en danger. Désormais, il doit se soucier de la santé environnementale, c'est-à-dire des « aspects de la santé humaine, y compris la qualité de la vie, déterminés par les facteurs physiques, chimiques, biologiques, sociaux, psychosociaux et esthétiques de l'environnement » (<http://www.adequations.org/spip.php?article2647> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). Sa préoccupation doit porter également sur « la politique et les pratiques de gestion, de résorption, de contrôle et de prévention des facteurs environnementaux » (<http://www.adequations.org/spip.php?article2647> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]). Si l'être humain ne se laisse pas inquiéter aujourd'hui par la crise écologique en cours, il en subira des conséquences toujours plus douloureuses et plus tragiques. À cet effet, l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) fait déjà ce constat alarmant :

Le changement climatique a des répercussions sur la santé de multiples façons, et entraîne notamment des décès et des maladies dus à des phénomènes météorologiques extrêmes de plus en plus fréquents, comme les vagues de chaleur, les tempêtes et les inondations, la perturbation des systèmes alimentaires, l'augmentation des zoonoses, des maladies d'origine alimentaire et à transmission hydrique ou vectorielle, ainsi que des problèmes de santé mentale. En outre, le changement climatique compromet de nombreux déterminants sociaux d'une bonne santé, tels

que les moyens de subsistance, l'égalité et l'accès aux soins de santé et aux structures de soutien social (<https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/climate-change-and-health> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]).

Si l'on peut accuser à juste titre l'Occident de provoquer et d'aggraver la crise écologique, c'est toute l'humanité qui, dans les faits, en subit les conséquences. Mal protégées, les populations des pays en voie de développement souffrent plus des effets de cette crise, sans toujours le savoir. Par exemple, l'éleveur nomade du Sahel ne comprend pas pourquoi il lui faut désormais aller plus loin en affrontant l'insécurité, afin de trouver de l'herbe pour ses animaux. De même, l'agriculteur est triste de voir la durée de la saison pluvieuse se raccourcir d'année en année, passant sensiblement de six à trois mois (mai - octobre ramené progressivement à juillet-septembre) dans une zone jadis pluvieuse comme le Sud-Ouest du Burkina Faso. Ajouté à la croissance démographique, tout cela augmente la pression sur les terres encore intéressantes pour les agriculteurs et les éleveurs et multiplie les conflits entre eux. Le Ministère de la Justice et de la Promotion des Droits Humains (MJPDH, 2016, p. 4) en parlait en ces termes pour le compte du Burkina Faso : « Les conflits entre agriculteurs et éleveurs constituent une grande préoccupation pour le gouvernement burkinabè car ils perturbent l'harmonie sociale, la cohabitation pacifique et l'activité agropastorale dans le monde rural ». Ces conflits sont en grande partie la résultante des changements climatiques qui caractérisent la crise écologique. C'est également le point de vue du MJPDH (2016, p. 11) qui a écrit : « Au titre des causes profondes, il faut citer le phénomène des changements climatiques, la menace de la disparition des terres arables, l'accroissement démographique dans les zones rurales, les caractéristiques socioculturelles, les préjugés culturels à tendances discriminatoires [...] » (<https://www.undp.org/fr/burkina-faso/publications/le-manuel-de-prevention-et-de-gestion-de-conflits-entre-agriculteurs-et-eleveurs> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025]).

Outre les victimes qui s'étaient au fil de l'histoire de l'occupation des espaces exploitables, la crise écologique est renforcée par des tensions et des violences, en l'occurrence celles qui caractérisent l'accès aux biens de la terre. Parce que chacun (individu ou collectivité) veut avoir plus et au détriment des autres, l'on voit se développer un égoïsme suicidaire pour l'humanité et inquiétant pour tout l'univers. On sait désormais que l'exploitation des énergies fossiles est un grand danger, mais on n'est pas prêt à y renoncer. Au motif que les nations développées ont tiré leurs richesses de ces énergies, les pays en voie de développement sont décidés à les exploiter à leur tour, sans se préoccuper des conséquences pour l'avenir. Ils se disent que, dans tous les cas, ils ne sont pas les plus grands pollueurs. Par ailleurs, il est évident

que la destruction des forêts n'est pas sans effets négatifs sur l'humanité et la terre, mais l'on ne renonce pas au commerce capitaliste du bois et au défrichage à grande échelle de nouveaux espaces, même dans le grenier à oxygène du monde qu'est la forêt amazonienne.

En somme, par son mode de vie marqué par la révolution industrielle qui a éclaté en Occident, l'Homme a porté atteinte aux équilibres naturels. Ce faisant, il rend la terre de moins en moins habitable. Il se comporte comme quelqu'un qui, parce qu'il a besoin de bois, coupe de façon entêtée ou laisse couper par indifférence la branche sur laquelle il est assis. En cette ère de l'anthropocène, l'être humain s'est mis dans des problèmes qui alimentent la crise écologique dont les racines proprement humaines méritent encore d'être connues si l'on veut espérer une sortie de cette crise.

## 2. Aux sources humaines de la crise écologique dans l'anthropocène

La crise écologique n'est pas humaine simplement parce qu'elle est causée par l'Homme. Elle l'est également parce qu'elle résonne dans la profondeur humaine, en y trouvant un écho qui l'amplifie. L'amplificateur de la crise écologique en l'homme, c'est le désir qui a le vent en poupe dans la société de consommation. Dans cette crise, le désir que la théorie girardienne qualifie de mimétique s'identifie, d'une certaine manière, à ce qui est appelé « soif d'avoir » dans la philosophie concrète de Gabriel Marcel.

### 2.1. Le désir mimétique comme cause de la crise écologique : éclairage girardien

Littéraire devenu anthropologue, R. Girard est l'un des plus grands penseurs contemporains du désir. Son mérite particulier, c'est d'avoir mis en exergue le caractère mimétique de ce désir. L'homme ne fait pas que désirer. Il ne désire pas n'importe quoi. Il désire comme l'autre, il désire ce que désire cet autre, il désire le désir de l'autre. Le propre du désir humain, c'est d'être imitatif, mimétique. Il arrive que le désir porte sur ce qui lui est inaccessible. Dans ces conditions, R. Girard (2007, p. 11) parle de « désir métaphysique ». Dans sa *mimésis*, tout désir se renforce en imitant les autres. Autant un désir tient à un objet, autant le désir rival s'y accroche. Du fait de l'imitation, plusieurs désirs peuvent converger simultanément vers le même objet. Parce qu'aucun de ces désirs n'est prêt à renoncer à l'objet convoité, ils finissent par entrer dans une rivalité susceptible de devenir violente. Cela déclenche ce que R. Girard (2010, p. 61) appelle la « crise mimétique ». Une communauté en crise mimétique doit sa survie au fait que la violence en vient à se concentrer sur un individu ou un groupe choisi de façon aléatoire, mais considéré sincèrement comme coupable. Après

avoir lynché la victime, la foule s’apaise. La paix qui en naît confirme rétrospectivement dans l’esprit des survivants que la victime était coupable. Or, elle n’est qu’un « bouc émissaire ».

Au cœur de la théorie girardienne se trouve le concept de bouc émissaire dont le sens s'est pleinement révélé au littéraire R. Girard étudiant la mythologie gréco-romaine et les classiques de la littérature française comme Proust et Stendhal. Si l'on s'en tient à son origine biblique (*Lévitique* 16), le « bouc émissaire » renvoie à la liturgie solennelle hébraïque d’expiation collective : le *Yom kippour* ou Jour du Grand Pardon. À l’occasion, le peuple présente au grand-prêtre deux boucs : celui-ci tire au sort l’un des deux pour l’offrir en sacrifice à Yahvé pour les péchés du peuple. Chargé de ces péchés, l’autre bouc est expédié au désert pour les emporter à Azazel qui est considéré généralement comme un démon des déserts. C'est précisément ce bouc qui est qualifié d'émissaire. Du fait de son implication dans le processus de purification, il participe à la réconciliation des membres du peuple entre eux ainsi qu'à leur réconciliation avec Dieu.

R. Girard prend sur lui d’élargir la conception biblique devenue populaire de l’expression « bouc émissaire ». Chez lui, elle désigne également, « toutes les victimes des rites analogues qui existent dans les sociétés archaïques et qui sont aussi nommés rites d’expulsion », ainsi que « tous les phénomènes de transferts collectifs non ritualisés que nous observons ou croyons observer autour de nous » (R. Girard, 1999, p. 208). L’expression désigne également le mécanisme même de production des victimes dans nos sociétés et enfin une hypothèse scientifique. Ce que cet auteur nous apprend, c'est que, dans un monde agité par le mimétisme, la paix sociale repose sur le sacrifice d'un tiers, individu ou collectivité. Sans Dieu, la réconciliation entre les hommes qui sont des gros imitateurs se fait sur le dos d'individus ou de groupes humains accusés faussement, massacrés d'une manière ou d'une autre, sacrifiés pour le bien de tous, malheureusement pour des fautes qu'en vérité ils n'ont pas commises.

Relativement à la crise écologique, la théorie girardienne donne de comprendre que la nature et ses ressources sont devenues l’objet d’une rivalité toujours plus vive. Les humains ne se contentent plus d’exploiter la nature, ils veulent en tirer le maximum de profit, les uns au détriment des autres et quel qu’en soit le prix. La première victime de cette rivalité, c'est l'environnement qui ne cesse de se dégrader. Au lieu de demeurer la « maison commune » évoquée plus haut et dans laquelle chaque être fleurit selon son ordre et sa place et où l'amour est partagé, la nature vue par les croyants comme l’œuvre d'un Dieu créateur, peut devenir un enfer où la haine et la violence ont libre cours. *In fine*, les hommes en rivalité mimétique autour de la terre deviennent les victimes du mimétisme à l’œuvre dans lappropriation capitaliste

des ressources naturelles au mépris de l'environnement et des générations à venir. Il n'y a donc plus de doute que le désir mimétique est bien un amplificateur de la crise écologique.

Du reste, la théorie développée autour de ce désir permet de comprendre certaines croyances et pratiques. Chez les Dagara par exemple, un peuple à cheval entre le Ghana et le Burkina Faso, l'Esprit de la terre (*Tē-gan*) joue un rôle décisif dans le respect de la nature et permet de contenir la violence en lien avec la terre et ses ressources. Afin d'éviter que le désir mimétique ne se dégénère en conflit et fasse couler le sang, les Dagara ont recours au *Tē-gan* ; celui-ci interdit que le sang humain soit versé. De même, il réglemente l'usage des ressources naturelles. La théorie mimétique permet de reconstituer désormais l'histoire de cette divinité et de comprendre son attachement à la paix et au vivre-ensemble harmonieux dans un environnement respecté. Cela se lit dans son « acte de naissance » à la lumière de la théorie mimétique.

À cet effet, on fait l'hypothèse qu'*in illo tempore*, le mimétisme autour des ressources naturelles conduisit à la rivalité qui se mua en une violence généralisée. Cela rappelle ces propos de J.-J. Rousseau (1964, p. 164) traitant de la propriété et de ses malheurs : « Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile ». Le pire n'était pas de suivre le premier qui s'était approprié un morceau de la terre, mais de vouloir l'imiter, chacun autant qu'il peut et selon la force de son désir. Cela ne pouvait que susciter la tension convertie en haine qui menace encore les membres de la communauté. Relativement aux sociétés agricoles qui, comme les Dagara, vivent de la terre et vénèrent son Esprit, pour échapper à l'autodestruction, la foule déchaînée à l'origine a fini par concentrer sa violence sur un individu ou un groupe d'individus qui furent exécutés. Comme leur mort apporta la paix à la communauté, les survivants ritualisèrent ce lynchage mortel pour conjurer de nouvelles menaces d'autodestruction. Au fil du temps, ces victimes furent sacralisées. On peut alors penser que c'est dans la poussière des premières victimes de la lutte au sujet de la terre que naquit *Tē-gan*.

Dans cette logique, on peut établir désormais l'« acte de naissance » de *Tē-gan* comme il suit : il est né à l'époque de la migration où les Hommes se battaient autour de la terre à occuper. Il a pour parents les premiers exploitants agricoles. Son lieu de naissance, c'est la tombe des premières victimes des conflits fonciers. Symbolisée par *Tē-gan kuur*, une pierre généralement posée sous un arbre sacré, cette tombe peut être démultipliée, déplacée et matérialisée partout où des humains s'installent pour vivre de la terre. À sa naissance, le poids de *Tē-gan* était le produit de l'ardeur des désirs rivaux exprimée dans la violence de la haine

déchaînée. Sortant de terre, cette pierre autour de laquelle converge régulièrement le village, se dresse comme l'*axis mundi* (axe du monde) où Dieu et les ancêtres fondateurs du village communiquent avec leurs descendants et les exploitants actuels, surtout aux heures graves. Partout où il est installé, *Tē-gan kuur* rappelle aux exploitants que la rivalité détruit et empêche de profiter de la terre qui est un bien commun, toujours concédée pour exploitation, mais jamais vendue pour du profit. Né de cette manière, *Tē-gan* contient (barre) effectivement la violence en empêchant qu'éclatent de nouveau des crises majeures autour de la terre et de ses ressources. Également, il contient (garde à l'intérieur de lui-même) la violence en infligeant des sanctions et en vivant des sacrifices.

En somme, la crise écologique prend sa source dans ce désir d'appropriation qui opère mimétiquement et dans l'exclusion des autres qui tiennent à avoir également leur part. Si le désir est mimétiquement à l'œuvre dans la crise écologique, il s'exprime également sous la forme de soif d'avoir, selon ce que laisse apparaître la philosophie de Gabriel Marcel.

## 2.2. La soif d'avoir comme facteur de la crise écologique : apport marcellien

Philosophe existentiel, G. Marcel a baptisé sa pensée « philosophie concrète ». Il précise à ce sujet : « Si l'expression « philosophie concrète » a un sens, c'est d'abord qu'elle correspond à un refus de principe opposé aux « ismes », opposé à une certaine scolarisation » (G. Marcel, 1940, p. 91). En fait, ce philosophe est un penseur non-systématique, qui a développé une philosophie « aimantée [...] par les données chrétiennes » (G. Marcel, 1940, p. 119). En effet, « il existe une conformité essentielle entre le christianisme et la nature humaine. Dès lors, plus on pénétrera profondément dans la nature humaine, plus on se placera dans l'axe des vérités chrétiennes » selon G. Marcel (1940, p. 119). Et X. Tilliette (1998, p. 140) de commenter : « On ne saurait dire plus franchement que la philosophie concrète est la philosophie chrétienne ou l'expérience chrétienne nourrie de foi, d'espérance et de charité, l'existence théologale ». Cette philosophie se veut une pensée interpellée par les réalités de l'existence quotidienne. En effet, comme le dit G. Marcel (1940, p. 97) lui-même, « celui qui philosophe *hic et nunc* est, pourrait-on dire, en proie au réel ».

À la fois comme un enfant qui joue avec des objets et comme un orpailleur qui ne veut rien perdre du précieux mineraï sorti de terre, celui qui se livre à la philosophie concrète soulève les cailloux de l'existence quotidienne et fore profondément sous les concepts, dans l'intention de découvrir ce qui s'y cache de précieux. « Par là même, il est près de l'enfant » selon G. Marcel (1940, p. 97) qui, en jouant, fouille avec sérieux la terre à la recherche de ce qui lui tient

à cœur. Cet auteur qui philosophie comme en jouant avec les mots est un penseur inquiet et un penseur de l'inquiétude. « En proie au réel », il laisse l'inquiétude aiguillonner sa pensée sans la précipiter dans l'angoisse. L'intérêt de cette philosophie concrète, c'est de valoriser l'inquiétude et la soif d'avoir. Mais elle privilégie la dimension positive de l'inquiétude que le mouvement de la « réflexion seconde » fait apparaître. À son sujet, G. Marcel (1998, p. 185-186) écrit :

L'inquiétude positive, celle qui présente en soi une valeur, c'est la disposition qui nous permet de nous dégager de l'étau dans lequel nous enserre la vie quotidienne avec les mille soucis qui finissent par recouvrir les réalités véritables ; cette inquiétude-là est un principe de dépassement, c'est un chemin que nous avons à gravir pour accéder à la paix véritable, à celle qu'aucune dictature, aucun impérialisme n'a le pouvoir de troubler, car au sens le plus précis la paix n'est pas de ce monde, et il est à croire que de cette paix-là les puissants ne sauraient avoir la moindre notion.

L'inquiétude positive est un chemin vers la paix qu'une certaine soif d'avoir ne cesse de mettre en danger. Aux sources de l'inquiétude marcellienne, il y a la soif d'avoir qui corrompt l'Homme et tente d'étouffer en lui l'exigence ontologique. Comme le rappelle S. Plourde (1975, p. 47), cette expression « se retrouve fréquemment sous la plume de Gabriel Marcel. Elle désigne la soif d'être que le philosophe décèle en lui-même et qu'il cherche à découvrir au cœur de tout homme ». Pour ce philosophe chrétien, elle correspond à la soif de vie que le Créateur a placée en nous et qui résiste à tout pessimisme manifesté dans l'aspiration au néant. L'exigence ontologique est menacée pourtant par la soif d'avoir.

Sous le vocable « avoir », G. Marcel (1991, p. 112) distingue soigneusement l'« avoir-possession » et l'« avoir implication » : « tout se ramène à la distinction entre ce qu'on a et ce qu'on est ». Extérieur, comptable, indisponible, ordonné à la jouissance et source de problèmes, l'avoir-possession est, pour le résumer avec S. Plourde (1975, p. 24), « le lieu du caractérisable, de l'extériorité, des problèmes, de la science, de la technique, de l'autonomie, de la gestion, de la comptabilité, de la jouissance, du désir, de l'amour propre, de l'égoïsme, de la crainte, de l'indisponibilité, de la solitude... ». Pour sa part, l'avoir-implication renvoie à des objets non extérieurs au sujet. Ils font pratiquement partie de lui. C'est le cas des habitudes, des idées, de l'expérience ... Relativement à la crise écologique, ce qui préoccupe dans la soif d'avoir, c'est l'avoir-possession qui provoque angoisse et conflits, même s'il ne tarde pas à s'effriter. Qui dit soif d'avoir, dit désir de possession. Cette soif, c'est le désir manifesté sous la forme d'attachement quasi-pathologique à l'avoir-possession qu'on accumule de peur d'en manquer et sans considération pour l'autre qui, pour les mêmes raisons, aspire également à en posséder.

Comme cela est apparu chez R. Girard, l'homme est un être de désir. Il est malheureux quand ses désirs ne sont pas satisfaits. L'on comprend alors pourquoi la vie est devenue absurde pour « l'Homme de la baraque » (G. Marcel, 1998, p. 14) brusquement privé de son avoir qu'il habitait.

En dénonçant la soif d'avoir, G. Marcel ne remet pas en cause le besoin humain de possession, ni le droit à la propriété. Aussi, a-t-il pu écrire : « Absolument parlant, ne rien avoir, c'est n'être rien. [...]. La pauvreté en tant que manque, qu'indigence (*penia*) ne peut absolument pas être exaltée ; mais seulement cette pauvreté qui est esprit et qui est libération » selon G. Marcel (1991, p. 186-187). L'avoir devient dangereux quand il passe pour être une fin en soi et tente de se substituer à l'être. En dépit de ses prétentions, la soif d'avoir ne peut jamais assouvir l'exigence d'être qui habite l'être humain. Comme s'il faisait siennes les craintes de G. Marcel, M. Buber (1969, p. 76) a pu noter pour sa part :

Ce qui est diabolique, c'est que la matière prétende être *l'être*. Si l'homme se laisse faire, le monde du *Cela* l'envahit dans sa croissance incessante. Son *Je* perd pour lui sa réalité, jusqu'au jour où le cauchemar du *Cela* qui l'opresse du dehors et le fantôme du *Je* qui se lève en lui échangent l'aveu chuchotant de leur éternelle damnation.

Commentant la pensée marcellienne, S. Plourde (1975, p. 23) remarque que « l'homme en proie à ses jouissances, à ses désirs, à son égoïsme et à sa solitude perçoit les menaces qui pèsent sur ses possessions. Il éprouve alors de l'insécurité et de la crainte, la symétrie étant absolue entre le désir et l'angoisse ». Dans le même sens, E. Fromm (1978, p. 23) constate que la société d'abondance « est composée de gens notoirement malheureux, de gens solitaires, anxieux, déprimés, destructifs, dépendants, qui sont satisfaits de tuer le temps qu'ils ont tant de mal à épargner ». Aussi pertinents les uns que les autres, ces différents points de vue qui corroborent celui marcellien attirent l'attention sur le danger que constitue la soif d'avoir, surtout en cette ère de l'anthropocène. Sous l'angle du désir jamais pleinement assouvi, cette soif exacerbé la crise écologique en l'inscrivant dans la rivalité et la « montée aux extrêmes » dont parlent C. von Clausewitz (2006, p. 49) et R. Girard (2011, p. 25). Dans la crise écologique, c'est l'environnement qui fait les frais de l'insatiable soif d'avoir, dans l'intérêt immédiat de ceux qui disposent des moyens techniques et économiques pour agresser la nature et polluer l'air, pour le plus grand malheur de ceux qui subissent l'histoire économique ou qui ont choisi de respecter l'environnement.

Qu'il agisse dans la *mimésis* ou sous la forme de la soif d'avoir, le désir humain qui ne se laisse pas satisfaire définitivement est la racine de la crise écologique. Cette racine se trouve

donc en l'être humain et ne peut être supprimé. C'est pourquoi, l'âge de l'anthropocène caractérisé par la consommation est particulièrement dangereux pour l'environnement qui subit une crise inédite, ancrée en l'être humain. Comment sortir d'une telle crise sans l'éducation ?

### **3. L'éducation comme piste de sortie de la crise écologique**

Face à la crise écologique qui s'amplifie, l'humanité ne doit pas sombrer dans le désespoir. Du reste, G. Marcel (1998, p. 51) lui recommande de ne pas capituler :

Capituler, au sens fort du terme, ce n'est pas seulement, peut-être même n'est-ce pas du tout accepter l'arrêt rendu, ou encore reconnaître l'inévitable comme tel : c'est « se défaire » en présence de cet arrêt, de cet inévitable ; c'est au fond renoncer à rester soi-même, c'est être fasciné par l'idée de sa propre destruction au point d'anticiper sur cette destruction même.

Pour surmonter la crise qui trouve de l'*humus* en l'homme, l'éducation est nécessaire comme le laisse entrevoir notre hypothèse de départ. Elle permet non seulement de discipliner le désir, mais encore d'éveiller une autre attention à l'égard de la création fragilisée.

#### **3.1. L'éducation comme maîtrise du désir**

Le désir est une tendance fondamentale et, mieux, une puissance importante qui habite l'être humain. Mimétique selon R. Girard, il contribue à nous faire apparaître différents des animaux. Cet auteur soutient expressément que « le désir mimétique nous fait échapper à l'animalité. Il est responsable en nous du meilleur comme du pire, de ce qui nous abaisse au-dessous de l'animal aussi bien que de ce qui nous élève au-dessus de lui » (R. Girard, 1999, p. 34). Il est le moteur des actions ; il nous permet de nous projeter dans l'avenir. Il nous fait vivre au risque du plaisir et du déplaisir. À son sujet, A. Comte-Sponville (2013, p. 268) qui a pris en compte l'histoire de la philosophie a pu écrire avec raison :

Le désir n'est pas d'abord manque, malgré Platon (*Le Banquet*, 200), mais puissance : c'est puissance de jouir et jouissance en puissance. Le plaisir est son acte ; la mort, son destin. Il est la force qui, en chacun de nous, nous meut et nous émeut, c'est notre puissance d'exister comme dit Spinoza, donc aussi de pâtir et d'agir.

Définir le désir comme un manque est une erreur due au fait de le considérer non pas en lui-même, mais à partir de l'objet sur lequel il se pose. Ce n'est pas parce que le chat est concentré sur le poisson suspendu au-dessus de lui qu'il est un manque de poisson. C'est en cela que A. Comte Sponville (2013, p. 268) a raison : le désir est « puissance de jouir et d'agir ». Cette puissance se déploie mimétiquement, même dans la soif d'avoir. Comme puissance, le désir se caractérise par une certaine frivilité que R. Girard (2011, p. 11) explique en ces termes :

À la différence des appétits et des besoins dont l'instinct détermine les objets, le désir n'a pas d'objet prédéterminé. Cette liberté fait son humanité. Il y a dans l'homme une insuffisance d'être que chacun ressent obscurément. Dès l'enfance, donc, on désire intensément mais sans certitude de désirer à bon escient.

L'être humain grandit en portant en lui cette tendance et cette puissance en quête d'objets. De même qu'il grandit par l'éducation, de même il a besoin de mûrir et d'encadrer sa puissance désirante afin qu'elle prenne l'habitude de tendre vers ce qui est conforme au véritable bien. Parce qu'éduquer, c'est aider un humain à acquérir le savoir, le savoir-faire et le savoir-être, qui ensemble lui confèrent une autonomie certaine, le désir a besoin d'être pris en compte pour consolider au mieux cette autonomie. Éduquer le désir, consiste à le maîtriser en le soumettant au pouvoir de la raison et de la volonté.

Du fait que la crise écologique en l'ère de l'anthropocène résulte de l'intempérance du désir, mettre ce désir sous contrôle ne peut que contribuer à la sortie de crise. On ne peut pas empêcher l'être humain de désirer, mais on doit contrôler le désir, l'accompagner dans le choix de ses objets et même l'aider à limiter ses objets en se contentant de ce qui est nécessaire. Agir ainsi sur le désir ne peut que lutter contre le gaspillage, favoriser la décroissance dans les pays dits développés et éviter la tentation de céder mimétiquement à la course à l'avoir dans les pays dits en voie de développement. Il n'y aura pas de sortie sérieuse de la crise écologique sans une maîtrise certaine du désir, mais cette maîtrise est trop négative pour soutenir une sortie définitive, si elle n'est pas complétée par l'éducation qui éveille l'attention à la création.

### **3.2. L'éducation comme éveil de l'attention à l'environnement**

L'éducation qui prépare l'être humain à occuper pleinement sa place dans la société et dans l'univers ne saurait consister seulement à transmettre du savoir et du savoir-faire pour exploiter la nature. Elle devrait également s'accompagner d'une formation qui aide la conscience à être attentive à notre dépendance vis-à-vis de la nature et à la fragilité des écosystèmes naturels. Dans ce sens, la bonne éducation à l'heure de la crise écologique, c'est celle qui promeut une culture de l'humain et du respect de l'environnement. Au fond, elle introduit dans l'écologie intégrale qui est une vision originellement chrétienne. Accordant une grande importance à l'environnement, cette écologie valorise différentes dimensions du bien-être humain : éthiques, économiques, environnementales, culturels, éducatifs, etc. Ainsi comprise, l'éducation prend également au sérieux le fait que l'Homme est un être pluridimensionnel. Tous les aspects de son être et de son exister doivent être pris en compte, quand bien même ils semblent sans importance. Dans l'écologie intégrale, le rapport homme-

environnement est également mis en valeur, puisque l'être humain est lié inextricablement à son environnement.

En outre, l'écologie intégrale ouvre les yeux sur les maux qui avilissent et détruisent la nature, les oreilles pour mieux entendre les oiseaux de malheur qui refusent de se taire, et l'intelligence qui est l'outil nécessaire pour interpréter leur chant. Justement, l'écologie a une dimension éducative censée provoquer les changements nécessaires, pour la gloire de Dieu et l'épanouissement de l'être humain dans un environnement qui prospère et satisfait durablement les besoins de tous les vivants qu'il abrite. Pour son efficacité en face des enjeux du moment, l'éducation qui se veut un éveil de l'attention à la création, doit certes proposer des savoirs et des savoir-faire nouveaux liés à la technologie la plus avancée et capables de prendre en charge des phénomènes nouveaux. Mais il importe également de valoriser les savoirs endogènes. Ce sont souvent des connaissances éprouvées, forgées au fil du temps et dans le creuset de l'expérience ; elles sont adaptées aux problèmes qui se posent localement. Dans ce sens et comme l'enseigne le Pape François (2020, n°51), « pour sauvegarder l'Amazonie, il est bon de conjuguer les savoirs ancestraux avec les connaissances techniques contemporaines, mais toujours en cherchant à intervenir sur le terrain de manière durable, en préservant en même temps le style de vie et les systèmes de valeurs des habitants ». Appliquée à l'*homo economicus*, cette éducation balise la voie de sortie de la crise écologique.

### **3.3. L'éducation de l'*homo economicus***

Dans l'éducation à l'ère de l'anthropocène, un type de sujet mérite une attention prioritaire parce que ses actions sont particulièrement dangereuses pour l'environnement : c'est l'*homo economicus* qui est à la fois le produit et le père de la société de consommation. Se conformant aux exigences de l'utilitarisme économique, il valorise le profit et la consommation, sans égard pour l'humain et l'éthique. Dénuée de tout souci pour la justice, son action qui est guidée par la « soif d'avoir », impacte négativement les relations humaines en général et économiques en particulier. C'est ce qu'enseigne François (2015, n°14) en ces termes :

Quand certaines entreprises, assoiffées de gain facile, s'approprient des terrains et vont jusqu'à privatiser même l'eau potable, ou bien quand les autorités donnent libre cours aux industries du bois, aux projets miniers et pétroliers, et à d'autres activités qui dévastent les forêts et polluent l'environnement, les relations économiques se transforment abusivement et deviennent un instrument qui tue.

Par ailleurs, l'*homo economicus* est un être agité par le désir mimétique. Il vit en désirant ce que désirent les autres. Avide de consommation, il veut se comporter comme les autres et à

tout prix. C'est pourquoi, pour cet homme, « c'est gênant de parler d'éthique, c'est gênant de parler de solidarité mondiale, c'est gênant de parler de distribution des biens, c'est gênant de parler de défendre les emplois, c'est gênant de parler de la dignité des faibles [...] » (François, 2013, n°203). Ainsi décrit, l'*homo economicus* a besoin d'être éduqué de façon appropriée. Premièrement, il doit apprendre à être lui-même, au lieu de continuer d'être la caisse de résonnance des désirs tiers. Il s'agit de faire émerger en lui un « je » assez fort pour se donner une ligne de conduite respectueuse de l'environnement. Le désir de l'autre peut servir de stimulant dans le sens de l'émulation, mais il ne doit plus servir de modèle et, pire, de norme pour mon désir. Éduqué de cette manière, l'*homo economicus* transcendera « la culture du déchet, qui affecte aussi bien les personnes exclues que les choses, vite transformées en ordures » selon le Pape François (2015, n°22). S'il reste préoccupé par la chose économique, il est désormais capable de se battre pour une « croissance dans l'équité ». Selon le Pape François (2013, n°203), cette croissance « demande des décisions, des programmes, des mécanismes et des processus spécifiquement orientés vers une meilleure distribution des revenus, la création d'opportunités d'emplois, une promotion intégrale des pauvres qui dépasse le simple assistanat ».

Deuxièmement, éduquer l'*homo economicus*, c'est lui apprendre à se décentrer, à se libérer d'un nombrilisme qui le referme sur ses intérêts. Obnubilé par ceux-ci, il s'autorise tout ce qui concourt à les défendre et à les promouvoir. C'est ainsi qu'avec une conscience tranquille, il traite « objectivement » la création, en use et en abuse. Un tel Homme n'est pas capable d'écouter les gémissements de la nature, ni de discerner le message que véhicule le chant de l'oiseau de malheur qui annonce la catastrophe imminente, selon D. V. Somda et M. V. Kpoda (2025). Grâce à l'éducation à lui proposée, l'*homo economicus* apprendra à « élargir le regard et ouvrir les oreilles au cri des autres peuples et des autres régions de notre pays » (François, 2013, n°190) sans oublier le cri de tous les laissés-pour-compte qui appellent au secours.

Troisièmement, éduquer l'*homo economicus*, c'est l'initier à un nouveau modèle économique, plus sensible à l'être humain comme totalité multidimensionnelle et à la fragilité des écosystèmes, et plus soucieux de la durabilité dans tous ses choix. Il s'agit de tenir compte du caractère non renouvelable de certaines ressources et de la qualité de vie pour les générations à venir. Le nouveau modèle en question, on le trouve par exemple dans l'économie écologique que B. Bartkowski présente en ces termes :

L'économie écologique conçoit l'économie comme un système intégré dans les plus grands systèmes que sont la société et la biosphère. L'activité économique est contrainte par la capacité de charge de la biosphère, c'est-à-dire son aptitude à soutenir un flux de matières premières ('material throughput') également appelé métabolisme social, qui représente la somme des ressources naturelles utilisées dans les processus de production humains et nécessaire pour soutenir l'activité humaine. La plupart des économistes écologiques défendent une approche en termes de soutenabilité forte, selon laquelle le capital naturel n'est substituable par d'autres formes de capital que dans une mesure très limitée. Les stocks essentiels, non-substituables de capital naturel sont appelés le capital naturel critique (CNC). L'idée même de son existence affirme, en creux, l'existence de limite à la croissance des économies (<https://www.exploring-economics.org/fr/orientation/ecological-economics/> [consulté le 24 février 2025]).

## Conclusion

Dans sa démarche tripartite, cette réflexion qui s'est appuyée principalement sur des auteurs comme R. Girard, G. Marcel et le Pape François, a évolué en suivant le plan « problème, cause solution ». Ainsi, la première partie a précisé le contexte global de la réflexion : nous vivons la crise écologique en l'ère de l'anthropocène. C'est une crise provoquée par l'être humain. Pour comprendre pourquoi cette crise a du mal à être résolue, il a fallu s'intéresser, dans la deuxième partie, à ce qui se passe en chacun : on y surprend le désir à l'œuvre mimétiquement selon la théorie girardienne et sous la forme de la soif d'avoir telle que la prône Gabriel Marcel. Dans la dernière partie, il est apparu que, face à cette crise suscitée et entretenue par le désir, la solution se trouve dans l'éducation qui s'efforce de maîtriser le désir et d'éveiller l'attention à la création, sans oublier de s'occuper de l'*homo economicus*. Ce faisant, l'étude a vérifié son hypothèse présentant l'éducation comme piste de sortie de la crise écologique. Elle a également atteint son objectif puisqu'elle a contribué à envisager une solution à la crise qui nous préoccupe. Pour être efficace, la solution de l'éducation devra cependant être complétée encore par la justice sociale et la justice intergénérationnelle.

## Références bibliographiques

- BARTKOWSKI Bartosz, 2016, « Économie écologique : Les perspectives de l'économie pluraliste ». Traduit et mis en ligne le 18 décembre 2016 par A. Guisan et M. Dupont, in <https://www.exploring-economics.org/fr/orientation/ecological-economics/> [Consulté le 24 mai 2025].
- BROWN Raymond E, 2000, *Que sait-on du Nouveau Testament ?* Traduit par J. Mignon, Paris, Bayard.
- BUBER Martin, 1969, *Je et Tu*. Traduit par G. Bianquis, Paris, Aubier-Montaigne.
- CLAUSEWITZ Carl (von), 2006, *De la guerre*. Édité par G. Chaliand et traduit par L. Maurawiec, Paris, Perrin.
- DÉGNI CONGO Paulin, SEMPORÉ Sidbe (coordonné par), 2015, *La Bible africaine*, Kinshasa, Paulines.
- FEDERAU Alexander, 2021, *Pour une philosophie de l'anthropocène*, Paris, PUF.
- FRANÇOIS, 2013, *Evangelii gaudium. Exhortation apostolique sur l'annonce de l'Évangile*, in [https://www.vatican.va/content/francesco/fr/apost\\_exhortations/documents/papa-francesco\\_esortazione-ap\\_20131124\\_evangelii-gaudium.html](https://www.vatican.va/content/francesco/fr/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20131124_evangelii-gaudium.html) [Consulté le 25 mai 2025].
- FRANÇOIS, 2015, *Laudato si'. Lettre encyclique sur la sauvegarde de la maison commune*, in [https://www.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco\\_20150524\\_enciclica-laudato-si.html](https://www.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html) [Consulté le 25 mai 2025].
- FRANÇOIS, 2020, *Querida amazonia. Exhortation apostolique post-synodale*, in [https://www.vatican.va/content/francesco/fr/apost\\_exhortations/documents/papa-francesco\\_esortazione-ap\\_20200202\\_querida-amazonia.html](https://www.vatican.va/content/francesco/fr/apost_exhortations/documents/papa-francesco_esortazione-ap_20200202_querida-amazonia.html) [Consulté le 25 mai 2025].
- FROMM Erich, 1978, *Avoir ou être. Un choix dont dépend l'avenir de l'homme*. Traduit par Théo Carlier, Paris, Laffont.
- GIRARD René, 1999, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset.
- GIRARD René, 2007, *De la violence à la divinité*, Paris, Grasset et Fasquelle.
- GIRARD René, 2010, *Les origines de la culture*. Entretiens avec Pierpaolo Antonello et João Cezar de Castro Rocha, Paris, Fayard/Pluriel.
- GIRARD René, 2011, *Achever Clausewitz*, Paris, Flammarion.
- ISSBERNER Liz-Rejane, LÉNA Philippe, 2018, « Anthropocène : les enjeux vitaux d'un débat scientifique ». Mis en ligne le 30 mars 2018, in <https://courier.unesco.org/fr/articles/anthropocene-les-enjeux-vitaux-dun-debat-scientifique> [Consulté le 1er juillet 2025].
- MAGNY Michel, 2021, *L'Anthropocène*, Paris, PUF, in <https://shs.cairn.info/l-anthropocene--9782715405523-page-71?lang=fr> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- MARAN René, 1921, *Batouala*, Paris, Albin Michel.
- MARCEL Gabriel, 1940, *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard.
- MARCEL Gabriel, 1944, *Homo viator. Prolegomènes à une métaphysique de l'espérance*, Paris, Aubier.
- MARCEL Gabriel, 1991, *Être et Avoir*. Nouvelle édition annotée par J. Parain-Vial, Paris, Editions universitaires.
- MARCEL Gabriel, 1998, *L'homme problématique*. Nouvelle édition, Paris, Présence de Gabriel Marcel.

- MICHAELS Nastasia, 2023, « Géologie : qu'est-ce que l'anthropocène ? ». Mis en ligne le 04 janvier 2023, in <https://www.geo.fr/environnement/geologie-qu'est-ce-que-lanthropocene-193622> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- MJPDH, 2016, *Manuel de prévention et de gestion des conflits entre agriculteurs et éleveurs*. Mis en ligne le 27 octobre 2016, in <https://www.undp.org/fr/burkina-faso/publications/le-manuel-de-prevention-et-de-gestion-de-conflits-entre-agriculteurs-et-eleveurs> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- MUSÉUM, 2022, « Anthropocène : l'Homme acteur des changements environnementaux ». Mis en ligne le 07 février 2022, in <https://www.mnhn.fr/fr/anthropocene-l-homme-acteur-des-changements-environnementaux> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- NICOLAS Yveline, 2024, « Santé, genre et crise écologique : croiser les approches ». Mis en ligne le 23 août 2024, in <http://www.adequations.org/spip.php?article2647> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- OMS, 2023, « Changement climatique ». Mis en ligne le 12 octobre 2023, in <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/climate-change-and-health> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- PLOURDE Simone, 1975, *Gabriel Marcel, philosophe et témoin de l'espérance*, Québec, Presses Universitaires.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1964, *Oeuvres complètes III : Du contrat social, Écrits politiques*, Paris, Gallimard.
- SCHÄFER Helena, 2022, « Dipesh Chakrabarty : “L'humanité est devenue une force géophysique comparable à l'astéroïde qui a anéanti les dinosaures” ». Propos recueillis et mis en ligne le 20 mai 2022, in <https://www.philomag.com/articles/dipesh-chakrabarty-lhumanite-est-devenue-une-force-geophysique-comparable-lasteroide-qui> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- SCIENCE ET VIE, 2024, « L'anthropocène, un objet frontière qui signifie plus qu'une tranche de temps géologique ». Mis en ligne le 29 octobre 2024, in <https://www.science-et-vie.com/nature-et-environnement/lanthropocene-un-objet-frontiere-qui-signifie-plus-qu'une-tranche-de-temps-geologique-182879.html> [Consulté le 1<sup>er</sup> juillet 2025].
- SOMDA Domèbèimwin Vivien, KPODA Mwinniakpèon Victorien, 2025, « Quand chante l'oiseau de malheur : crise écologique et salut de l'être humain », in *Revue Ivoirienne de Sociologie et de Sciences Sociales*, Vol 3-1, n°21, p. 10-24.
- TILLETTE Xavier, 1998, « Gabriel Marcel : l'éthique entre l'ontologie et le christianisme », in Gabriel Marcel, *Entretiens Gabriel Marcel Paul Ricœur*, Paris, éd. Présence de Gabriel Marcel, p. 131-148.
- TOB, 2004, *La Bible*. Édition intégrale, Paris, Cerf/SBF.